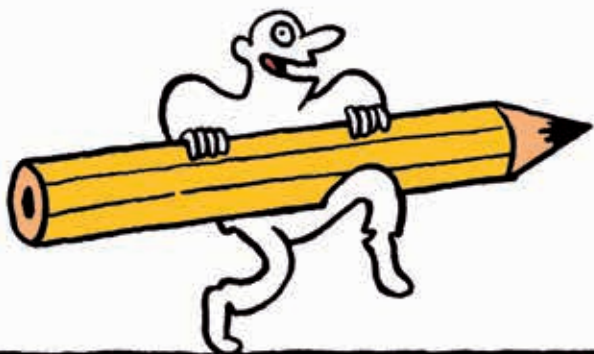


tiff.

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM
DE TORONTO



FILM EN STOCK présente

L'HUMOUR À MORT

un film de

DANIEL LECONTE & EMMANUEL LECONTE

FILM EN STOCK présente

L'HUMOUR À MORT

un film de
DANIEL LECONTE & EMMANUEL LECONTE

DURÉE : 1H30

Relations presse :

Laurette Monconduit et **Jean-Marc Feytout**

17/19 rue de la Plaine,

75020 Paris

01 43 48 01 89

lmonconduit@free.fr

Distribution :

PYRAMIDE

5 rue du Chevalier de Saint-George,

75008 Paris

01 42 96 01 01

AU CINÉMA LE 16 DÉCEMBRE

SYNOPSIS Le 7 janvier 2015, l'hebdomadaire satirique Charlie Hebdo est victime d'une attaque terroriste qui coûte la vie à douze personnes dont les plus grands dessinateurs de presse français, Cabu, Wolinski, Charb, Tignous et Honoré. Le lendemain, une policière est tuée dans la rue. Le 9 janvier, une nouvelle attaque vise des juifs de France. Quatre otages sont assassinés. Ce film est un hommage à toutes ces victimes.

Entretien avec Daniel et Emmanuel Leconte

L'émotion et le sentiment de révolte sont encore palpables aujourd'hui et l'étaient plus encore au moment où vous avez tourné les images du film. Comment ce projet « à chaud » s'est-il monté ?

Daniel Leconte : Il s'est monté en deux temps. Il est d'abord né du désir d'Emmanuel qui, sidéré par les événements de janvier, est venu me voir en me disant « Il faut faire un film sur Charlie ». Quand je lui ai répondu qu'il existait déjà, avec *C'est dur d'être aimé par des cons*, il m'a expliqué qu'à partir des rushes inédits de 2008, il y avait de quoi faire un autre film. On a compris que c'était une manière de redonner vie à nos amis assassinés, de leur redonner la parole. Un peu comme si les victimes répondaient elles-mêmes aux tueurs en leur disant : « Vous avez hurlé que vous aviez tué Charlie, la preuve que non. On est toujours vivants ». Et puis il y a eu le soutien de Canal+ qui a tout de suite accepté de rentrer dans le film et de notre distributeur Pyramide qui au même moment a organisé partout en France des séances de *C'est dur d'être aimé par des cons* au profit de Charlie Hebdo en partenariat avec les cinémas.

Emmanuel Leconte : Si on se replonge dans le temps réel de la journée du 7 janvier, on se rend compte qu'on a tous vécu un électrochoc, un de ces moments où le temps s'arrête comme pour le 11 septembre 2001. Le matin du 7 janvier, je me souviens que j'étais dans mon bureau quand on m'a appris l'attaque : j'ai tout de suite été pris à la gorge par la violence de la nouvelle, par la rage et le sentiment d'impuissance qu'elle provoquait en moi. Puis très vite, j'ai été dépassé comme tout le monde par l'ampleur médiatique d'un phénomène international. Mais si je devais trouver le mot le plus approprié pour dire ce que j'ai ressenti c'est en effet celui de « sidération » : ces terribles moments où la fiction rencontre la réalité, ou inversement. À chaque annonce du journal, à chaque tweet, s'égrenait le nom des morts. Je me suis alors rappelé le documentaire que Daniel avait fait quelques années auparavant. J'avais suivi de près le procès, j'étais dans les coulisses de tournage et j'avais pu rencontrer Charb, Cabu, Tignous et les autres... En regardant ces images, j'avais l'impression de redécouvrir un trésor perdu, d'avoir accès à ces gens dont on nous avait tout à coup privé. À l'époque, ils nous racontaient quel était leur rôle dans la société, un rôle que plus personne ne voulait jouer car les débats étaient devenus clivants. Se replonger dans ces images c'était non seulement trouver un refuge mais aussi avoir la sensation d'entendre des paroles de résistants : car oui, c'étaient des gens qui résistaient. Je me suis dit « il faut absolument les entendre de nouveau. C'est inadmissible qu'on leur cloue le bec ». Il faut dire aussi que Daniel avait tissé des liens très forts avec et je le sentais totalement détruit. Je l'ai donc un peu poussé à faire le film. Dans les 48 heures qui ont suivi, je me suis replongé dans les images et on s'est dit « on va faire un film et c'est eux qui remettront les points sur les i, c'est eux qui reprendront la parole ». Ils avaient tout l'arsenal argumentatif pour défendre leur point de vue mais on n'a pas voulu les écouter.



DL : En fait, ils se sont retrouvés dans une situation où ils ont fait le job que plus personne ne voulait faire. Ce sont des dessinateurs de petits bonshommes à qui des gens interdisaient de dessiner certains personnages, ils ont dit non et c'est comme cela qu'ils se sont retrouvés aux avant-postes du combat pour la défense de la laïcité. On pourrait dire que ce sont presque des héros malgré eux.

Quelles étaient vos intentions en tournant ce film aussi vite après les événements ? Lutter contre la volatilité des informations dans les médias et l'opinion publique ? S'agissait-il aussi de faire perdurer l'esprit du 11 janvier ?

EL : Complètement. Et puis une volonté de rattraper le temps perdu. Il y a eu beaucoup de temps perdu. En 2007 en France, suite à la publication des caricatures de Mahomet, on a eu la chance d'avoir un endroit où a pu se tenir un débat d'exception : ceux qui se sont considérés offensés par les caricatures ont eu la possibilité d'être entendus, défendus et de débattre sur la place publique. Après un long procès, un verdict a été rendu en faveur de Charlie Hebdo. On n'a pas tiré les leçons de cette histoire. Entre 2007 et l'attentat de 2015, il y a un sentiment de gâchis terrible. On se dit d'abord qu'on a perdu des êtres formidables et on se dit aussi que le cirque médiatique va réécrire toute cette histoire à l'envers. Toutes les réactions qui ont eu lieu par la suite et qui consistaient à déconstruire l'esprit du 11 janvier, cette volonté de détruire ce moment de communion incroyable, nous, on voulait s'y opposer. C'était pour nous comme un deuxième attentat.

DL : L'expression du deuxième attentat est très juste. Comme si les terroristes avaient un droit de suite. Ces réactions ont mis en relief l'attitude de certains milieux intellectuels et médiatiques en France. Dans les années 50, on appelait cela des « alliés objectifs ». Ces gens-là sont des alliés objectifs des terroristes en ce qu'ils font diversion. Ils compliquent la prise de conscience, ils la diffèrent pour laisser les gens dans la confusion morale, intellectuelle et politique.

Au Festival de Toronto, où le film a été présenté en première mondiale, des journalistes américains qui ne connaissaient pas notre travail nous ont dit que nous avions fait un film émotionnel. Ils auraient bien aimé que le film explique autant qu'il émeut. On leur a répondu que ce film existait déjà : *C'est dur d'être aimé par des cons* avait été fait pour cela 10 ans plus tôt. En 2015, on n'en est plus là. Ceux qui n'avaient pas compris avant le massacre ne pouvaient plus dire maintenant qu'ils ne savaient pas. Il fallait donc dire autre chose. Et l'émotion, c'est une partie décisive de cette séquence d'histoire. Pour être dans le ton juste, il fallait s'y coller. C'est pourquoi nous revendiquons haut et fort

notre parti pris. C'est un film hommage que nous avons voulu faire. Pour prendre la mesure du coup porté par les terroristes à la liberté d'expression et la liberté de création, il faut prendre conscience de la perte. Il faut réaliser ce dont les terroristes nous privent. Il faut une vie pour faire des artistes comme Cabu, Wolinski, Honoré, Charb et Tignous. C'est notre patrimoine culturel et artistique qui a été touché au cœur. C'est avec ce sentiment de la perte d'une partie d'eux-mêmes que l'on aimerait que les spectateurs sortent des salles après avoir vu *L'humour à mort*.

A-t-il été difficile de faire parler vos interlocuteurs ? Y a-t-il eu un travail de préparation en amont pour que la parole se libère ?

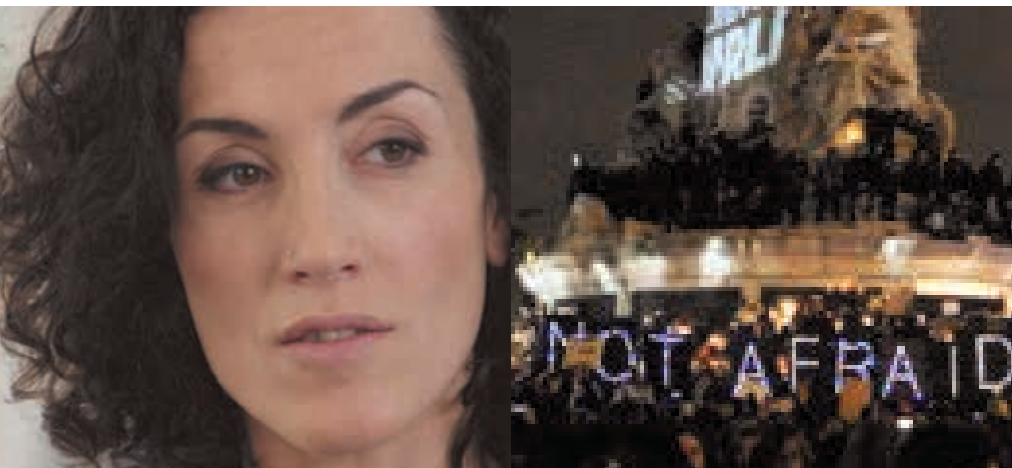
EL : On a d'abord travaillé sur ce qu'on avait. Dès le 9 ou le 10 janvier je me suis replongé dans les rushes. Et le 11 janvier nous étions dans la manif avec les gens de Charlie qui étaient surprotégés, tous terrassés par l'émotion. Ce n'est pas à ce moment-là qu'on leur a parlé de notre projet. On a fait l'inverse de ce qui se fait en général, on a commencé par la table de montage. On a commencé par monter des morceaux d'images sans savoir précisément comment les ordonner.

DL : Fin février, Richard Malka, l'avocat de Charlie Hebdo, nous a proposé de présenter le projet devant la rédaction de Charlie : on a planché comme pour un grand oral.

EL : On s'est retrouvés face à des gens traumatisés par les événements, par ce qu'ils sont devenus aux yeux des médias et qui avaient une pression terrible sur les épaules. C'est dans ce contexte qu'on leur a annoncé qu'on voulait faire un film avec eux !

DL : On leur a dit qu'on avait besoin d'eux et qu'on ne pourrait pas faire le film sans eux. Le premier à nous donner son accord a été Patrick Pelloux. Le seul à nous répondre qu'il ne ferait pas d'entretien a été Luz. Il l'a dit publiquement. Non pas parce qu'il n'était pas d'accord avec la démarche. Mais parce qu'il était encore sous le choc et qu'il n'avait pas les idées claires pour relever ce défi. On a bien aimé sa façon de dire non. C'était digne et intellectuellement honnête.

EL : Après on est entré dans la phase des grands entretiens. Dans ce que nous a confié Coco en interview, il y avait quelque chose de cathartique. On ne pensait pas qu'elle nous raconterait dans le détail ce qu'elle a vécu. Mais ça a été la même chose pour tous les gens de la rédaction : on a été fascinés par leur résilience, par l'aplomb de Riss, de Coco ou de Portheault. Quelques semaines plus tôt ils avaient vécu une attaque



terroriste, et pourtant leur discours était encore affûté. Ils dégageaient une sérénité, une sincérité, qui nous ont fait du bien et qui nous ont impressionnés.

Parmi les personnalités extérieures à Charlie, vous avez aussi choisi de donner la parole à Soufiane Zitouni ou Elisabeth Badinter...

DL : Elisabeth Badinter fait partie de l'histoire : elle s'est engagée aux côtés de Charlie et surtout, elle a mis en garde contre le danger de « ne pas nommer les choses ». Car, dit-elle, par peur de les nommer, on ne nomme pas le reste. Ses propos sont lumineux. Soufiane Zitouni fait lui aussi partie de l'histoire parce qu'il a écrit une tribune dans Libération intitulée « Je suis Charlie ». Pour un intellectuel musulman, sortir du bois à ce moment-là et écrire « Je suis Charlie », puis expliquer que les dessins de Cabu étaient conformes à la volonté du prophète, c'était courageux. En tout cas, on ne voulait pas solliciter d'experts : ceux qui prennent la parole ont une raison évidente d'être là.

Avez-vous hésité à évoquer l'attentat contre l'Hyper Cacher ? Les cibles – des caricaturistes dépositaires de la liberté d'expression et des Juifs assassinés parce que juifs – n'étaient pas du tout les mêmes...

EL : Attaquer Charlie, c'est s'attaquer à l'humour et à l'intelligence, à la capacité de comprendre le second et le troisième degré, à mettre les choses à distance, à rire sans discriminer. Attaquer la police, c'est s'attaquer à la République et aux fondements de notre pays. Et s'attaquer aux Juifs, c'est s'attaquer à la différence et à la culture. C'est donc s'attaquer à la France. C'était fondamental de faire intervenir ces attaques-là.

Comment vous répartissez-vous les rôles ?

EL : J'étais beaucoup sur les images du début, les images d'archives, dans la recherche de ce qui pouvait faire sens. C'était un vrai pari de faire parler des gens en 2007 en répondant à des événements de 2015. Daniel, lui, était très mobilisé sur les nouveaux témoignages à recueillir de la galaxie Charlie. Après nous avons beaucoup travaillé ensemble à la table de montage.

A la fin du tournage, de combien d'heures de rushes disposiez-vous ? Le montage a duré combien de temps ?

EL : les rushes de 2015 c'était une trentaine d'heures. Il fallait aller très vite et dans l'énergie du moment. Il y avait une telle mobilisation qu'on risquait de se disperser. On a tourné large mais pas trop quand même. Se dire qu'on commençait par ceux qui n'étaient plus là pour parler nous a mis sur les rails.

DL : Tout le monde à Film En Stock a été mobilisé, l'enjeu c'est qu'on n'avait pas le droit de se tromper. La sûreté du jugement esthétique et éditorial est primordiale. On n'avait pas le temps de partir sur une fausse piste puis de corriger. C'était comme si on était en direct. Il fallait une concentration permanente pour savoir comment le raconter.

Pourquoi avoir fait ce film si vite ?

DL : Parce qu'il fallait faire vite. Riss et Portheault m'ont dit qu'aujourd'hui ils ne feraient pas les mêmes entretiens. Je crois que Coco dirait la même chose. En tous cas, s'ils les faisaient cela n'aurait rien à voir. Or pour nous, c'était très important de saisir précisément cette parole-là à ce moment-là parce que c'est une parole rare. Ce qu'ils disent et plus encore la façon dont ils le disent, c'est notre histoire. Il ne fallait pas passer à côté. L'autre raison c'est qu'on voulait proposer leur version de cette histoire avant qu'il ne soit trop tard. Et vu la vitesse avec laquelle on s'est mis à les maltraiter, on n'avait pas le choix. Il fallait faire vite et proposer leurs mots et leurs émotions pour dire « leur » vérité.

Etait-il important que votre film soit montré dans un festival international comme celui de Toronto ?

EL : Des terroristes ont tenté d'exterminer la rédaction d'un journal. Cet acte horrible constitue une nouvelle étape du terrorisme moderne et a marqué le monde entier. Pour autant, il est important qu'on en parle avec notre sensibilité à l'international pour évoquer cette spécificité française : un titre aussi libre et irrévérencieux que Charlie Hebdo ne pourrait malheureusement pas exister dans beaucoup de pays du monde.



DANIEL LECONTE - FILMOGRAPHIE

CINÉMA

L'HUMOUR A MORT 2015, Auteur-Réalisateur

LE BAL DES MENTEURS 2011, Auteur-Réalisateur

Nomination aux **CESAR 2012 pour le meilleur film documentaire**

C'EST DUR D'ETRE AIME PAR DES CONS 2008, Auteur-Réalisateur

Sélection officielle au **FESTIVAL DE CANNES 2008**

Sélection officielle au **NEW YORK FILM FESTIVAL 2008**

FICTION

CARLOS, LA SERIE d'Olivier Assayas

2010, Auteur de l'idée originale et Producteur

Deux nominations aux **GOLDEN GLOBES 2011**

GOLDEN GLOBE du meilleur film de cinéma fait pour la télévision

Deux nominations aux **EMMY AWARDS 2011**

Sélection officielle au **FESTIVAL DE CANNES 2010**

Deux nominations aux **CESAR 2011**

CESAR du meilleur espoir masculin pour Edgar Ramirez

TÉLÉVISION

Auteur-Réalisateur pour la télévision d'une cinquantaine de films documentaires, dont **LES ANNÉES CARLOS** ou **LE GRAND BAL DES MENTEURS** et de séries documentaires dont **LE RÊVE PERDU DE NICOLAS KAZAKOV**, **L'ENFANCE DES CHEFS** ou **LÉNINE SI TU SAVAIS...**

Prix Albert **LONDRES 1988** pour **LA DEUXIÈME VIE DE KLAUS BARBIE**.

Prix des Droits de l'homme de la Licra pour **REFUZHNIKS OU LA LIBERTÉ**.

Plusieurs fois nommé au **FIPA**, au **Prix Europa** et à **INPUT**.

EMMANUEL LECONTE - FILMOGRAPHIE

CINÉMA

L'HUMOUR A MORT 2015, Auteur-Réalisateur

TÉLÉVISION

LE BIG BANG, MES ANCÊTRES ET MOI 2009

UNITED STATES OF OBAMA 2010

AU PAYS DE L'OR NOIR ET DE LA MATIÈRE GRISE 2010

L'ADN, NOS ANCÊTRES ET NOUS 2011

I LOVE DEMOCRACY : GRÈCE 2012

LE GRAND ROMAN DE L'HOMME 2014

TATI EXPRESS diffusion prévue en décembre 2015



AVEC

LISTE TECHNIQUE

ELISABETH BADINTER
GERARD BIARD
MARIKA BRET
CABU
CHARB
COCO
ANTONIO FISCHETTI
FRANÇOIS HOLLANDE
RICHARD MALKA
ERIC PORTHEAULT
RISS
TIGNOUS
PHILIPPE VAL
SOUFIANE ZITOUNI
...

Réalisé par **DANIEL LECONTE & EMMANUEL LECONTE**
Montage **GRÉGOIRE CHEVALIER-NAUD**
Image **PIERRE ISNARDON**
DAMIEN GIRAULT
EDOUARD KRUCH
Mixage et Enregistrements **MATTHIEU TIBI**
Etalonnage **PASCAL BOUSQUET**
Conseillère Technique **ANNA KWAK**
Directeur de Production **ERIC DIONYSIUS**
Graphiste **MOHAMED TRABELSI**
Producteur exécutif **RAPHAËL COHEN**
Producteur **DANIEL LECONTE**
Produit par **FILM EN STOCK**
Avec la participation de **CANAL+ et CINÉ+**
Distribution France **PYRAMIDE**
et Ventes Internationales



PYRAMIDE
DISTRIBUTION